

TROISIÈME PARTIE

SEULE AU MONDE

I.—DEUX BRAVES CRÉATURES

Mme Lureau, après la mort de Pauline et le départ d'Eugène Gages pour l'Amérique, ne put pas se résoudre à se séparer aussitôt de la petite orpheline.

L'enfant était jolie à miracle, sage, tranquille, la brave femme s'y attachait.

Trois mois se passèrent.

—J'en ai élevé cinq, se dit-elle, ça fera six, voilà tout.

Et son mari, qui disait toujours comme elle, ne la contraria pas.

Mais un jour, une épidémie de dyssentrie éclata dans le quartier. Les pauvres bébés, surtout les petits, mouraient comme des mouches.

La laitière eut peur.

—Que dira ce pauvre homme si je lui laisse partir la petiotte ? pensa-t-elle.

Et prise de scrupules, elle se décida à porter l'enfant en Normandie, ainsi qu'elle l'avait promis.

Elle écrivit alors à son amie d'enfance Martine Fresnay, pour savoir si elle se changerait de l'orpheline et, ayant reçu une réponse affirmative, Mme Lureau prit un soir à minuit le train qui va de Paris à Cherbourg.

—De cette façon, pensait-elle, il n'arrivera point de malheur. L'enfant est un peu souffrante, mais l'air pur de Normandie la remettra tout à fait.

Et elle embrassa à plusieurs reprises Clotilde Gages, la pauvre petite orpheline qui dormait dans ses bras, sans se douter, l'innocente, que pour elle commençait déjà ses voyages, ces pérégrinations, ces changements continuels des pauvres êtres seuls au monde, dont on ne s'occupe que par pitié et par charité.

La nuit était splendide. Une nuit d'été, mais où passaient déjà des souffles de printemps aux tiédeurs parfumées ; une nuit sans lune, mais claire et dont le ciel semblait être un dais de lapis foncé, percé des mille clous d'or des constellations et des étoiles.

Le train, un pauvre train omnibus si jamais il en fût, s'en allait lentement à travers les campagnes endormies, passant devant les villages silencieux, traversant les bois, les champs, les vallons, jetant son grand panache de fumée noire et âcre sur les fleurs des jardinets dont les fines odeurs grisantes, encore avivées par la fraîcheur de la nuit, venaient jusqu'à la laitière, seule avec l'enfant dans son compartiment de troisième classe.

Enfin, après bien des arrêts, des noms de gare, criés de cette voix monotone et incompréhensible des employés, d'un bout du train à l'autre, la station où Mme Lureau devait descendre arriva.

Elle donna son billet sans être remarquée de personne et pénétra dans la cour de la gare.

Un poney très petit, au poil rude et long, attendait dans un coin, attelé à une petite jardinière sans ressorts.

Un garçon de dix-huit ans environ, au visage fin et hardi, vêtu d'une blouse bleu coiffé d'une casquette de soie noire, était debout à quelques pas appuyé nonchalamment à la palissade fermant la voie.

A l'aspect de la laitière, il s'approcha assez vivement :

—Madame Lureau, est-ce vous ? demanda-t-il à la voyageuse.

—Oui, répondit celle-ci.

Le jeune homme prit le petit paquet que l'excellente femme portait d'une main, tandis qu'elle soutenait l'enfant de l'autre.

—Martine Fresnay, notre plus proche voisine, m'a demandé de vous venir quérir, dit le gars. Montez, il y a un bout de chemin d'ici chez elle, savez-vous ?

Il avait déjà placé le petit paquet sous le banc de bois du modeste tapetul, et aida Mme Lureau à y monter avec la petiotte.

Bientôt il fut assis à côté de la laitière, et tout aussitôt échant les rênes, avec un simple coup de langue, il dit :

—Hue, Bijou !

Le poney, sans se le faire répéter, fila comme le vent.

—Si nous marchons de ce pas, dit Mme Lureau, nous serons vite chez Martine.

—Elle a déménagé, répondit le jeune homme, elle demeure plus loin.

—Je la croyais chez elle.

—Elle y était. Mais la Martine, autrefois la plus jolie et la plus vaillante fille du pays, a eu le tort de se marier avec un pas grand'chose, Eusèbe Fresnay

Il a couru les foires, joué et branconné plus que tenu la pioche. A ce métier-là, le petit bien de la Martine au lieu de s'arrondir s'est fondu comme la neige au soleil. Si bien fondu même, qu'il y a cinq ans les huissiers sont venus, ont tout saisi et vendu.

Eusèbe Fresnay en a eu un tel chagrin et une si grande humiliation qu'il a juré de se corriger et de travailler. M. de Romilly, un excellent homme dont la Martine a jadis nourri la fille, leur a donné alors une petite ferme de bon rapport et facile à faire valoir.

—Pauvre Martine, soupira Mme Lureau, je vois qu'elle a eu du mauvais temps !... Elle ne m'a pas dit tout cela.

Le charreton avait cessé de bondir sur les cailoux pointus du village pour courir sur le macadam plus moelleux de la grande route.

Maintenant Bijou trottait d'une allure égale, très rapide, le cou un peu allongé, les oreilles redressées :

Le gars reprit, au bout de quelques secondes de silence.

—Oh ! si les malheurs de Mme Fresnay s'étaient arrêtés là !...

—Il y a donc encore autre chose ?

—Je vous crois ! Eusèbe n'était point corrigé, au contraire.

Au bout de deux mois, il avait de nouveau jeté la pioche sous le hangar pour reprendre sa vie de café et de braconnage, de braconnage surtout.

On n'entendait plus parler que des bons tours qu'il jouait aux gardes de M. de Romilly.

Celui-ci, furieux de se voir ainsi payé de ses bontés, a expulsé Eusèbe de sa ferme, malgré l'intérêt qu'il portait à la Martine.

—La malheureuse, qu'est-elle devenue ? A-t-elle des enfants ?

—Elle a eu un garçon qui est mort de la fièvre typhoïde à douze ans. Quand elle est sortie de sa ferme, elle s'est mise bravement à travailler, d'un côté, de l'autre, vivant de journées. Oh ! le travail ne lui manque pas, car elle a une bonne réputation.

Mais son gremlin de mari lui a toujours tout mangé et bu à mesure qu'elle le gagnait.

—Quel fléau qu'un homme pareil !

—Vous pouvez le dire. Heureusement, qu'il est à l'ombre, maintenant.

—Comment cela ?

—Vous ne le savez donc pas ?

—Je ne sais rien du tout. Sinon que Martine Bossières était une de mes amies d'enfance, que je me souvenais d'elle comme d'une excellente et brave créature. J'ai su son mariage, j'ai su aussi qu'elle n'était pas heureuse, alors je lui ai écrit pour lui demander si elle ne se chargerait pas d'élever une petite orpheline. Elle m'a répondu que dans ce moment-ci, cela lui rendait un grand service, sans me donner d'autres détails sur sa situation. Alors je suis arrivée. Comment et pourquoi Eusèbe Fresnay est-il à l'ombre, ainsi que vous le dites ?

—Il a tiré sur un des gardes de Saint-Vaust, qu'il a presque tué. Il a été pris et condamné à cinq ans de prison, il y a un mois environ. C'est un fier débarras pour sa femme, malheureusement pour elle, il reviendra...

Elle pensa au bon mari qu'elle avait rencontré, elle, si vaillant, si ordonné, ne se dérangeant jamais, levé avant le jour, sans cesse prêt au travail ; elle songea combien leur petit commerce avait prospéré, leur permettant de se tirer d'affaires et d'élever à l'aise leur petite famille, et en comparant sa vie à celle de cette pauvre Martine si éprouvée et cependant si honnête et si courageuse, elle aussi, la laitière se trouva doublement heureuse.

Des myriades d'hirondelles volaient dans l'air, imperceptibles, car elles étaient à cette hauteur prodigieuse qui annonce le beau temps, le pays était superbe ; les trèfles et les blés étaient encore sur pied ; aux revers des fossés, les myriades de fleurettes balancées par les brises fraîches du matin embaumaient ; les perdrix au coin des grandes luzernes commençaient à s'appeler, mais s'enfuyaient au moindre bruit, peureuses et effarouchées.

Bientôt, après une montée plus raide, une forêt apparut, enveloppée des poils légères des brumes matinales.

—Est-ce encore loin ? demanda Mme Lureau.

—Une petite demi-heure, répondit le gars normand.

Nous ne traversons qu'un coin de bois et nous y sommes.

En effet, Bijou courait plus vite sur le velours des herbes, sous l'entrelacement fou des branches feuillues, comprenant sans doute que se rapprochait le but de sa course.

Au bout de quelques instants, les chênes, les bouleaux, les ormes et les châtaigniers disparurent pour faire place à d'autres champs de trèfle et d'avoine, aux herbages pleins de bêtes à corne dont les sonnailles tintaient au moindre mouvement, aux plants de pommiers sous lesquels passaient mélancoliquement les poulinières suivies de leur progéniture, aux petits villages au milieu desquels se dressaient les clochers rustiques.

—Tenez, dit tout à coup à Mme Lureau le garçon qui la conduisait, voici Viliers-Feuille, derrière, un peu plus loin, est la maison de Martine Fresnay.

Au bruit que fit la jardinière, quelques visages curieux apparurent au seuil des portes ; et derrière les haies d'aubépine, clôturant des jardinets pleins d'arbres fruitiers, on voyait des jeunes femmes saluer le jeune homme d'un sourire familial.

Enfin, dans un pli de terrain, une pauvre maisonnette couverte de chaume dessina son humble silhouette.

—Voici où demeure la Martine, dit Félix, nous sommes arrivés.

En effet, comme de lui-même, Bijou s'arrêta, tandis qu'au seuil de la pauvre cahute une femme d'une quarantaine d'années apparaissait.

Elle était encore forte et vigoureuse, avec de doux yeux honnêtes qui éclairaient un visage trop rouge, hâlé par les intempéries des saisons et le continu travail au dehors.

Deux cris retentirent.

—Sylvanie !

—Martine !

Et les deux femmes tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

Puis songeant tout à coup au conducteur, Mme Lureau se retourna et lui glissa une pièce dans la main :

—Vous m'avez joliment bien conduite, lui dit-elle, prenez ceci comme remerciement de votre complaisance.

—Non, non, dit vivement le jeune homme ; ce que j'en ai fait, c'est pour obliger la voisine, une si brave femme !...

—C'est égal, prenez toujours ; à votre âge une petite pièce n'est pas sans faire plaisir.

Evidemment, quoique bon garçon, la pièce lui faisait bonne mine, et il ne fallut pas trop insister pour la lui faire garder.

—Pour vous être agréable, alors, dit-il.

—Et je viendrai vous prendre quand ?

—Demain matin.

—Et nous te préviendrons, s'il y avait du changement, Félix, dit la Martine, puisque tu es si gentil.

—Convenu ! Ne vous gênez pas, m'ame Fresnay. Il s'éloigna enchanté avec Bijou, tandis que les deux amies franchissaient le seuil de la pauvre maisonnette.

Elle était bien pauvre, en vérité.

Hélas ! la malheureuse !... A plusieurs reprises, grâce à son gremlin de mari, les huissiers étaient passés chez elle.

De son ménage, jadis si coquet, si propre, si complet, il ne lui restait qu'un lit et une maigre paillasse, une petite table de sapin, trois escabeaux de bois.